Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

75 | 2017

Imaginaires de la ponctuation. Ordre et inquiétude du discours

Introduction

Stéphane Bikialo et Julien Rault

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1846>

DOI : 10.4000/linx.1846

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 22 décembre 2017

Pagination : 9-16

ISBN : 978-2-84016-308-4

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Stéphane Bikialo et Julien Rault, « Introduction », *Linx* [En ligne], 75 | 2017, mis en ligne le 23 novembre 2018, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1846> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.1846>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Introduction

Stéphane Bikialo et Julien Rault

Je puis tout autant que vous trouver du charme à
l'imaginaire mais Dieu nous garde des fantasmes
(Régis Jauffret, *Cannibales*, Seuil, 2016)

- 1 Longtemps négligée (voire exclue) de la linguistique, au même titre que ce qui relevait de l'écriture (Anis), la ponctuation est désormais au cœur de nombreux travaux¹; les débats persistent sur l'élargissement à donner au mot même de *ponctuation* (au niveau des signes ou des marques, au niveau des champs concernés), sur le statut (sémiotique, sémantique ou translinguistique pour reprendre la tripartition de Benveniste), sur sa ou ses fonctions (prosodique, graphique, logique, syntaxique, sémantique, pragmatique...).
- 2 Si la ponctuation est à la fois omniprésente et sujette à caution ou à débat dans les sciences du langage, c'est sans doute en raison du très riche imaginaire qu'elle met en œuvre. La langue française présente cette particularité de générer de nombreux discours spécialisés ou quotidiens, chacun ayant son mot à dire, ses jeux à faire, ses prescriptions à formuler : la ponctuation est le terrain privilégié de ces discours épilinguistiques spontanés ou non, spécialisés ou non, au sens où Cécile Canut définit ce terme de manière élargie :

J'ai repris [...] le terme épilinguistique pour montrer que l'activité épilinguistique dégagée par Culioli peut entraîner toutefois des discours autonomes sur les formes langagières par tous les locuteurs (y compris les linguistes), nous autorisant à concevoir les discours épilinguistiques comme une catégorie recouvrant aussi les discours métalinguistiques, quelle que soit leur objectivation scientifique. Ils caractérisent donc tout type de discours autonome sur les langues ou les pratiques. Ces discours ne peuvent, en eux-mêmes, nous dire tout du langage puisque, fondamentalement, c'est dans cette part qui échappe au chercheur que se loge la relation singulière du sujet au langage faite d'abord de sentiments, d'impressions et d'imaginaires².
- 3 C'est à cet *imaginaire linguistique*, à ce *sentiment*³ de la ponctuation que nous souhaitons nous attacher. Dans la mesure où tout discours n'est jamais pris « dans un fonctionnement autarcique » mais reste « adossé à la langue, aux discours préexistants et contemporains, au(x) genre(s) dont il relève, traversé par ces réalités diverses »⁴,

c'est-à-dire qu'il demeure fondamentalement déterminé par un ensemble de contraintes linguistiques et discursives, nous avons voulu rassembler ici une somme de contributions permettant de faire émerger, selon cette perspective, une représentation en forme d'imaginaire de la ponctuation et des signes qui la composent.

- 4 Une telle approche impose, dans un premier temps, un principe de transversalité, à savoir un parcours diachronique qui envisage tous les types de (méta-)discours ou d'épilinguistique, les usages et les changements (à la fois perception et interprétation discursives de la langue), sans écarter le subjectif, « la pure opinion », le « pur ressenti », afin de mettre à jour ce qui serait « une (in-)conscience » de la ponctuation (Siouffi). Comme fait de langue, comme signe linguistique, la ponctuation relève d'une « cristallisation sociale »⁵ et d'un « empilement de normes » (Dürrenmatt) qui nécessite, à partir du moment où l'on tente d'en faire émerger l'imaginaire, une dimension collective prenant appui sur ce que les sujets peuvent en dire ou en faire : un imaginaire de la ponctuation, c'est ce qu'une communauté de sujets peut dire de la ponctuation, sans forcément que cela s'appuie sur une description ou une analyse. Ce volume, par l'évocation de discours épilinguistiques variés, tentera d'approcher ce sentiment collectif de la ponctuation, comme fait de langue ou de discours. En tant que manifestation de l'interdiscours [au sens de « mémoire du dire »] dans la textualisation du discours »⁶, la ponctuation est un « lieu où le sujet travaille ses points de subjectivation, laissant les traces de la façon dont il interprète »⁷. Cet aspect constituera l'enjeu de la seconde partie de l'ouvrage : à partir de la notion d'expressivité, qui servira de fil conducteur, pourront être envisagés le rapport à la norme mais aussi l'importance accordée à la dimension visuelle, à la matérialité graphique des signes de ponctuation.
- 5 La première partie construit donc un parcours historique, depuis le XVI^e siècle (Pagani-Naudet) jusqu'aux XX^e et XXI^e siècles (Rannoux, Bikialo) en passant par le XVII^e (Siouffi), le XVIII^e (Rault) et le XIX^e siècles (Dürrenmatt).
- 6 **Cendrine Pagani-Naudet**, analysant le *Tretté de la grammere françoese* (1550), interroge les particularités du discours sur la ponctuation de Meigret, à l'aune notamment de celui de Dolet : il semble que la différence entre les deux grammairiens ne réside pas tant dans l'inventaire des signes que dans l'articulation avec la langue, sensible dans la structure même du traité. En outre, pour Meigret, la ponctuation est loin d'être uniquement une affaire de prosodie et l'acte ponctuant dépasse largement le fait de « mettre des signes de ponctuation dans un texte ». La réflexion se porte ensuite sur le terme « clause » dont l'acception juridique permet de penser le lien avec une forme d'ordre du discours : « Meigret semble aspirer à un idéal de figement, de pétrification de la matière scripturale, de manière à conjurer tout mouvement, tout glissement, tout tremblement – au sens strict, toute *inquiétude* – au moment des transferts de l'oral à l'écrit ». L'imaginaire de la ponctuation relève bien d'un système de contre-fort, de contre-point, face à un espace d'inquiétude qu'est le discours dominé par la passion (aspect que l'on retrouvera de façon tout à fait éloquente avec l'imaginaire de l'expressivité analysé par Éric Bordas, dans la deuxième partie du volume).
- 7 S'appuyant également sur un corpus métalinguistique, **Gilles Siouffi** aborde la question de l'imaginaire à l'époque classique, avec, en arrière-plan, la représentation idéalisée de la langue dans le discours grammatical. Dans ce cadre, la ponctuation peut être abordée comme « signe », mais de façon *a priori* plus opératoire, comme « acte », l'imaginaire devant être appréhendé non plus du point de vue du système de la langue

mais du point de vue des réalisations discursives. Une telle distinction amène alors à privilégier la notion d'imaginaire discursif – qui est aussi métadiscursif – au détriment de celle d'imaginaire linguistique, ou plutôt de celle de « sentiment linguistique », réalisant la synthèse en tant que « négociation *in vivo* de l'expérience linguistique et discursive » ; après avoir bien mis en évidence les spécificités de la ponctuation au regard du sentiment linguistique, Gilles Siouffi prolonge ces considérations théoriques éclairantes par une observation de la manière dont les ponctuateurs du XIX^e siècle interviennent sur un texte classique de Bossuet, dans un rapport étroit à la question de l'unité du discours et, de fait, à la notion de phrase.

- 8 Le rapport entre normativité et subjectivité de la ponctuation, abordé par ce dernier exemple, est au cœur de l'article suivant. S'attachant à un signe de ponctuation singulier, le point de suspension, **Julien Rault** montre comment cet élément a véritablement été au centre des enjeux esthétiques et idéologiques de l'écriture libertine du XVIII^e siècle. Les points multiples, jusqu'alors simple convention de typographe, ont été investis et transformés en profondeur (sur le plan syntaxique, sémantique, énonciatif) par des auteurs désireux de s'affranchir d'une langue classique trop hermétique. Par-delà ces usages significatifs, au premier rang desquels figure celui du Marquis de Sade, c'est donc à un imaginaire profondément libertin que nous convoque ces points de latence, dont l'équivocité (transgressive) continue de façonner un pan de l'imaginaire contemporain.
- 9 **Jacques Dürrenmatt** fait glisser la réflexion du XVIII^e au XIX^e siècle en s'interrogeant sur le passage du style coupé à la phrase hachée. Il s'attache ainsi au rôle de la ponctuation dans un imaginaire, en forme de « cliché pseudo-stylistique », de la phrase hachée. En reprenant un certain nombre de considérations épilinguistiques usant du mot *haché*, le propos fait apparaître un imaginaire qui intéresse ponctuation et phrase. Si la coupure semble relever davantage du style, du côté de l'asyndète dans la parataxe, la hachure serait-elle du côté de la phrase ? C'est donc à une réflexion inédite sur une formule récurrente et peu interrogée que nous invite l'auteur, proposant un imaginaire du *haché* dans la phrase, non loin du rythme, et sensiblement lié à l'emploi de la virgule.
- 10 A l'opposé du haché, c'est l'imaginaire du flux et du continu que **Catherine Rannoux** identifie comme imaginaire commun à trois œuvres de prose contemporaine qui tendent à mettre en cause les limites de la phrase en abandonnant les signes de délimitation, de clôture phrastique : *Comédie classique* de Marie NDiaye (1987), *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès (1988) et *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier (2011). Ces trois œuvres présentent un imaginaire du flux et du continu, envisagé comme « une représentation en termes de prolifération, que celle-ci opère par ramification discursive ou par relance du mouvement discursif selon un processus qui semble sans fin ». L'article met l'accent sur le tiret typographique qui intervient dans un travail de scansion des voix, du discours, au sein de cet imaginaire (fonction énonciative) mais qui apparaît aussi comme un « opérateur de relance discursive » faisant suite à une « suspension momentanée ».
- 11 En actualisant l'enquête réalisée par A. Lorenceau en 1980 sur la ponctuation des écrivains, **Stéphane Bikialo** retrouve un certain nombre des enjeux précédemment évoqués, en particulier ce qui relève de la normativité et de la rythmicité de la ponctuation. À partir d'une enquête menée auprès d'une quarantaine d'auteurs et d'autrices, il esquisse les éléments d'un imaginaire commun de la ponctuation au sein de pratiques littéraires – et surtout des discours épilinguistiques sur ces pratiques – de

ce début du XXI^e siècle. L'accent est mis – en accord avec les résultats de l'enquête – sur la notion de « respiration » autour du rythme (visuel et sonore, intérieur et extérieur) et de la vocalité, pensés différemment selon les genres de discours.

- 12 Le parcours des grandes représentations (historiographiques, mythographiques) se fait donc par l'examen conjoint des faits de langue et des faits sociaux, par l'analyse des pratiques et l'étude des discours sur l'ensemble de la ponctuation en général et des ponctèmes en particulier. Ces différentes contributions permettent de mieux comprendre comment l'inscription de la ponctuation dans les textes témoigne d'un imaginaire discursif – donc d'une réalité linguistique – et constitue la trace d'un positionnement sociologique, linguistique, littéraire du sujet de l'énonciation.
- 13 Ce positionnement du sujet se fonde sur une notion essentielle qui est celle de l'expressivité, laquelle entre en tension constante avec l'intériorisation d'un ensemble de normes, imposant le compromis. **Éric Bordas** montre que la notion d'expressivité (prosodique, syntaxique...) a été réservée au discours, aux cas particuliers, et donc évacuée de la grammaire, de la langue, aux règles générales et aux tours non marqués. En passant par Bally – pour qui l'expressivité est avant tout « l'extériorisation langagière de la pensée ou émotivité intime du locuteur », il évoque une pensée stylistique de la langue qui ne serait pas une pensée grammairienne. L'expressivité est donc la mesure de la réalisation langagière d'une subjectivité dans le discours, ce en quoi elle relève plus du domaine (et du vocabulaire) de la stylistique que de la grammaire. Dans ce cadre, la ponctuation « ne saurait être autre chose que l'expression formelle d'une expressivité originale perçue dans une scansion, une diction. » Éric Bordas analyse ensuite dans le détail des procédés de surexpression (par les points d'exclamation) et de laconisme (par l'asyndète, le blanc) de/dans la ponctuation chez Léon Bloy, procédés qui permettent de distinguer une ponctuation exogène et endogène.
- 14 Les deux articles suivants portent sur des textes de « peu lettrés » au début du XX^e siècle afin de montrer comment se construit progressivement l'expressivité par l'appropriation de la ponctuation. Se fondant sur le « corpus 14 » (657 lettres et cartes issues de dix scripteurs qui entretiennent une correspondance avec leurs proches pendant la période 1914-1916), **Agnès Steuckardt** s'attache à la manière dont les peu lettrés autour de 1914 ponctuent. Elle propose une analyse en trois temps : une étude des manuels scolaires de l'époque afin de faire des suppositions sur l'imaginaire des scripteurs en lien avec l'imaginaire scolaire ; puis elle montre que les peu lettrés ponctuent peu, en particulier avec les signes faibles ou médians (virgule) ; elle analyse pour finir un cas d'appropriation en se concentrant sur un couple qui s'est inventé un idiolecte commun, fait de ponctuations modales (point d'exclamation) et de parenthèses.
- 15 **Anne-Laure Kiviniemi** prend appui sur la ponctuation pour aborder le processus de stylisation à l'aune de certains usages dans des écrits de scripteurs plus ou moins habiles : Apollinaire opposé aux textes sans ponctuation d'un peu-lettré ; Céline face à la ponctuation rationalisante d'un aspirant brillant. La ponctuation permet-elle de « s'inscrire singulièrement dans la langue ? » Quel imaginaire ces usages de la ponctuation mettent-ils en évidence ? La transgression des codes révèle un positionnement, indépendamment de l'habileté rédactionnelle des scripteurs, reposant sans doute sur une « divergence d'intentionnalité » entre « les tenants d'une

ponctuation visant à la clarté du texte » et « les partisans d'une ponctuation visant à l'efficacité de l'écrit ».

- 16 L'expressivité relève d'un imaginaire essentiellement phonocentriste : le discours métalinguistique sur les signes de ponctuation abonde en commentaires d'ordre prosodique, en propositions de nouveaux signes d'intonation. Cependant, lorsque le discours écarte le rapport à l'oralité pour se concentrer sur la dimension visuelle de ces signes de langue écrite, l'enjeu devient alors véritablement graphique et les signes de ponctuation apparaissent comme autant de pictogrammes : **Geovana Soncin et Luciani Tenani** distinguent les virgules conventionnelles et non conventionnelles et, à partir de ces emplois, envisagent un positionnement discursif des sujets qui, à chaque fois, fait jouer des frontières syntaxiques, prosodiques et sémantiques. En ajoutant la notion de « limite » à celle de « pause », les auteurs abordent un corpus d'écrits d'élèves de 13-14 ans se confrontant à différents sujets d'actualité.
- 17 **Myriam Ponge** sonde de son côté les discours récurrents sur la ponctuation qui mettent en avant la pauvreté de la ponctuation (une lamentation topique), et les tentatives d'enrichissement du système, en essayant de faire émerger les représentations qui sous-tendent ces propositions : où l'on retrouve la dichotomie usuelle entre l'oral et le visuel, avec d'un côté le phonocentrisme (signes de ponctuation tributaires de l'oral), de l'autre le graphocentrisme (signes de ponctuation de langue écrite, envisagés dans leur forme graphique). Toutefois, que l'on soit du côté de la prégnance d'un imaginaire oral ou du côté d'une importance accordée à l'écrit, se manifeste toujours le souci d'expressivité, lequel permet alors de transcender l'opposition traditionnelle. L'analyse s'intéresse à l'une des facettes, moins évidente, de l'expressivité, du côté de la dimension graphique, de la ponctuation pour l'œil, de la motivation iconique qui accorde une large place à la figuration.
- 18 Le point de vue du sujet parlant, dans sa dimension la plus globale, la plus collective, est ce qui permet d'appréhender un imaginaire de la ponctuation. Il est bien question ici d'un sentiment, d'une expérience de la ponctuation, concernant tous les discours sur la langue, le langage ou les pratiques langagières ; l'activité épilinguistique est une « dynamique qui laisse des traces ou des marques dans l'activité langagière, et ces traces ou ces marques disent quelque chose du rapport du sujet au langage » (Canut, 2000 : 73-74). L'investissement des métadiscours sur la ponctuation revient à considérer l'imaginaire discursif. Mais peut-être permet-il aussi d'appréhender les éventuelles répercussions sur le système de la langue. Si la ponctuation est un acte, elle n'en est pas pour autant indescriptible en langue ; et l'imaginaire qu'elle produit et qui la nourrit en retour a très certainement quelques incidences sur la langue et son système. « La ponctuation », pour reprendre l'appréciation de Bernard Noël, « c'est-à-dire l'un des aspects les plus fins, les plus nuancés de notre langue... »⁸.

NOTES

1. Pour ne citer que quelques travaux récents ou à venir : *La Ponctuation à la Renaissance* (dir. N. Dauvois et J. Dürrenmatt), Classiques Garnier, 2011 ; *Esthétique de la ponctuation* d'I. Serça, Gallimard, 2012 ; *À coups de points. La ponctuation comme expérience* de P. Szendy, Minuit, 2013 ; « Enseigner la ponctuation » (dir. S. Vaudrey-Luigi et J. David, *Le Français aujourd'hui* n° 187, 2014 ; *La Ponctuation en français* de J. Dürrenmatt, Gap-Ophrys, 2015. *Poétique du point de suspension. Essai sur le signe du latent* de J. Rault, éditions Cécile Defaut, 2015 ; *Imaginaires de la ponctuation dans le discours littéraire (fin XIXème – début XXIème)* (dir. S. Bikialo et J. Rault), *Littératures* n° 72, PU du Midi, 2015 ; dossier « L'art de la ponctuation », *Le Magazine littéraire* n° 564, février 2016 ; *La Ponctuation à l'aube du XXIème siècle. Perspective historique et usages contemporains* (dir. S. Pétilion et F. Rinck), Lambert Lucas, 2016 ; « La ponctuation des écrivains », *Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises*, n° 69, mai 2017.
2. C. Canut, « L'épilinguistique en question », dans *Les Linguistes et la norme* (dir. G. Siouffi et A. Steuckardt), Berne, Peter Lang, coll. sciences pour la communication, 2007, p. 50-51.
3. A.-M. Houdebine définit l'imaginaire linguistique comme « ce rapport des sujets parlant à la langue », dans *L'Imaginaire linguistique* (dir. A.-M. Houdebine-Gravaud), L'Harmattan, 2002, p. 11. Voir aussi G. Siouffi (dir.), 2012, *Sentiment de la langue et diachronie*, *Revue de linguistique française diachronique*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne ; G. Philippe, 2013, *Le Rêve du style parfait*, PUF ; et S. Bikialo et J. Rault, « Avant-propos » à *Imaginaires de la ponctuation dans le discours littéraire (fin XIXe – début XXIe)*, *Littératures*, 72, 2015.
4. C. Rannoux, *Les Fictions du journal littéraire. Paul Léautaud, Jean Malaquais, Renaud Camus*, Droz, 2004, p. 13.
5. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Petite Bibliothèque Payot, 1916, p. 29.
6. E. Orlandi, « Un point c'est tout. Interdiscours, incomplétude, textualisation », dans *Figures d'ajout. Phrase, texte, écriture* (dir. J. Authier-Revuz et M.-C. Lala), Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 66.
7. *Ibid.* E.Orlandi précise qu'elle déplace « l'approche de la ponctuation depuis le domaine de la grammaire (et de la phrase) vers le domaine du discours. Dans cette perspective, les marques de ponctuation peuvent être considérées comme une manifestation de l'incomplétude du langage, impliquant et le sujet et le sens » (p. 66).
8. Correspondance privée, 14 mars 2015.

INDEX

Mots-clés : ponctuation à valeur expressive, ponctuation à valeur sémantique

AUTEURS

STÉPHANE BIKIALO

Université de Poitiers, EA 3816

JULIEN RAULT

Université de Poitiers, EA 3816